CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 22 juin 2024. « Barbe-Bleue » par Pina BAUSCH et le Ballet de l'Opéra national de Paris

Ce 22 juin 2024, le Palais Garnier affichait complet, des strapontins de l'orchestre jusqu'aux cintres, pour l'entrée au répertoire du Ballet de l'Opéra national de Paris de *Barbe-Bleue*, chef-d'œuvre créé en 1977 par Pina Bausch. Le public le pressentait : ça allait être un événement. Et il avait raison : la scène du Palais Garnier s'est métamorphosée en un espace hors du temps, où le mythe de Barbe-Bleue est devenu un rituel sauvage et intense, celui d'un homme confronté à sa volonté de puissance, à ses désirs et à ses fantasmes les plus enfouis.

Le rideau se lève sur un univers d'une blancheur clinique, presque irréelle. Des murs immenses, des fenêtres hautes, un sol jonché de feuilles mortes : le décor, signé **Rolf Borzik**, n'a rien d'un château de conte de fées. C'est une chambre d'écho, un confessionnal laïque où les pulsions humaines vont se heurter à l'implacable géométrie de l'espace. Au centre, un homme. Cheveux hirsutes, large manteau, il manipule un magnétophone à bandes magnétiques avec une obstination fiévreuse. Il rembobine, il relance, il arrête. La musique de **Béla Bartók** – l'unique opéra du compositeur, *Le Château de*

Barbe-Bleue – devient le pouls de la soirée, un matériau sonore qui n'illustre pas la danse mais la déclenche. Ce geste de répétition, loin d'être un simple tic, est la clé de voûte du spectacle : il installe d'emblée une tension hypnotique, un cercle vicieux dont on sait qu'il ne pourra que se refermer sur lui-même.



Très vite, la scène s'anime d'une manière qui ne ressemble à aucune autre. Point de tulle ni de pointes ici, mais des corps qui se jettent les uns contre les autres, des portés vertigineux, des chutes amorties in extremis, des gestes répétés jusqu'à l'épuisement ou l'explosion. La chorégraphie de Bausch est éparse, comme si la dureté des rapports humains ne pouvait se dire que par fragments, par à-coups. Les hommes paradent, muscles bandés, un peu ridicules dans leur démonstration de force ; les femmes s'accrochent aux parois,

s’enroulent dans des draps, sont empilées sur des chaises comme de simples trophées. Et pourtant, dans cette brutalité presque choquante, des éclats de tendresse surgissent, désamorçant la tension l’espace d’un instant, avant que la mécanique implacable ne reprenne.

Si le spectacle est un tourbillon collectif, il repose sur les épaules de deux interprètes qui en portent l’intensité avec une conviction rare. **Léonore Baulac**, seule étoile de la distribution, incarne Judith, la dernière femme, avec une profondeur et une détermination qui forcent l’admiration. Face à elle, **Takeru Coste** campe un Barbe-Bleue puissant, tout à la fois bourreau et victime de ses propres démons. Leur disharmonie symbiotique, leur combat de tous les instants, aimante le regard et donne à la soirée sa colonne vertébrale émotionnelle. Autour d’eux, une troupe de jeunes danseurs et danseuses relève le défi avec un engagement total, sous la houlette de **Beatrice Libonati**, soliste historique du *Tanztheater Wuppertal*, qui a su transmettre l’exigence et la flamme de la créatrice.



Près de cinquante ans après sa création, *Barbe-Bleue* reste une œuvre radicale et sans compromis. La dénonciation des stéréotypes, la peinture d'une guerre des sexes d'une noirceur désespérée, l'exploration de l'emprise et de l'ultra-violence dans le couple : tout cela résonne avec une actualité troublante. Certains pourront y voir une vision misogyne, d'autres une charge féministe avant l'heure ; le fait même que le spectateur sorte de la salle en se posant la question est la preuve de la puissance subversive de l'œuvre. L'entrée de ce ballet au répertoire de l'Opéra de Paris, après *Le Sacre du printemps*, *Orphée et Eurydice* et *Kontakthof* (que nous avions vu) n'est pas anodine : elle consacre la présence de **Pina Bausch** dans l'une des plus grandes maisons de tradition classique, et démontre, s'il en était besoin, que les danseurs de l'Opéra sont capables de porter des partitions chorégraphiques d'une complexité et d'une exigence extrêmes.

À la fin, lorsque les lumières se rallument sur un plateau jonché de feuilles mortes et de corps épuisés, les applaudissements éclatent, nourris et prolongés. On sort du Palais Garnier *groggy* et secoué, car *Barbe-Bleue* n’est pas un ballet confortable. C’est un miroir tendu à nos désirs les plus sombres, un rituel incandescent où la danse, la musique et le théâtre se fondent en une seule matière brûlante.

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 22 juin 2024. « Barbe-Bleue » par Pina BAUSCH et le Ballet de l’Opéra national de Paris. Crédit photographique (c) Agathe Poupeney